

La Masse, le Groupe, la Singularité



Photo J.-B. Klein – détail sculpture Xavier de Maistre

INTRODUCTION

Depuis plusieurs années, nous avons engagé avec mes collègues du séminaire « Un social possible ? » une recherche anthropologique sur le vivre-ensemble pour tenter d'approcher un autre social.

Notre précédente Rencontre-débat a été consacrée à la notion d'emprise et à la question des esclavages. Nous nous sommes appuyés, entre autres, sur l'œuvre d'Aimé Césaire et les auteurs qui ont transcendés par la littérature et la poésie, mémoire, conscience historique et résistance. Ils ont favorisé la connaissance des sociétés caribéennes à partir de la procédure de massification à laquelle les esclaves ont été soumis. Avec l'esclavage et la traite, une partie de l'humanité a refusé de reconnaître l'autre comme semblable. Rompre ainsi l'appartenance à la communauté humaine, au groupe anéantit la distance entre l'individu et la masse à l'intérieur de l'espace social.

Pour sortir de la masse, l'édification de ce peuple a exigé un travail d'assimilation des éléments et des « débris de synthèses¹ ». Ecrivains et poètes ont apporté une rêverie sur les corps, animant la construction d'un Moi corporel singulier et collectif. Ils ont contribué à restaurer la matrice ontologique et anthropologique, l'enveloppe qui fait tenir ensemble l'espèce humaine. C'est dans ce corps à corps avec la matrice/environnementale qu'émerge la métaphore du corps à la parole, ce maillage de mise sens à partir du ressenti corporel.

Dans la continuité de Freud, les théoriciens de l'archaïque avancent dans la compréhension de la construction d'un moi corporel singulier qui se lie au travail de la culture par la sensorialité, l'émotionnel, la subjectivité. En portant à ses limites la doctrine freudienne, ces théoriciens reconnaissent la présence du social et ses formes d'archaïcité dans le Moi ainsi que la vie psychique à l'intérieur du social en interrogeant la trace de l'originaire.

Freud s'est toujours intéressé aux phénomènes collectifs, à la culture, aux tragédies et aux mythes. Il a fait du crime originel, celui de l'*Urvater*, l'entrée de l'individu dans la culture, ceci dès sa naissance « ce qui commence par le père se termine dans la masse ». Il s'agit pour lui de trouver l'explication psychologique de la transformation de l'individu en masse. Il fait donc l'hypothèse d'une « psyché de masse-âme de masse », hypothèse qu'il qualifia lui-même d'audacieuse. L'individu prend en compte l'autre, les autres, du fait de son besoin vital du social car son premier socius est le groupe familial (parents, fratrie). Cet environnement, la masse,

n'est-elle pas issue de la reviviscence de la horde originaire ? Freud précise que « la psychologie collective est la plus ancienne psychologie humaine ».

A l'aune de l'évolution des sociétés, l'état familial s'est modifié, le meneur n'est plus l'unique et avec les avancées de la Démocratie, le père est devenu plusieurs. Il est exposé à la paternité de contact, pris entre le contact et l'esprit, contraint de s'incarner en tant que responsable de ses œuvres et de ses limites. Il n'est donc plus le père dominant du lien social, mais ce frère, ce semblable en résonance avec ses émotions, ses affects soumis à la passion des pères, à l'abîme de l'impuissance et de la castration. Ces pères sont des fils issus du pacte fraternel, ils ont renoncé à occuper la place du meneur tout puissant, il en résulte une limitation de leurs pouvoirs et de leur autorité.

La famille ne s'agence-t-elle pas comme la grande famille humaine primitive dont nous sommes issus. Reste alors, cette courroie de transmission qu'est « la psychologie individuelle d'emblée, et simultanément psychologie sociale », qui, selon Laurence Kahn, permet de saisir : « les phénomènes à l'œuvre dans les masses primitives grâce à la vie psychique des individus d'aujourd'hui et inversement, d'élucider les phénomènes observés dans la clinique individuelle grâce aux hypothèses énoncées sur les foules². »

Dans la cure analytique les maladies de l'idéalité, les somatoses, les mélancolies et l'autisme seront envisagées au travers des régressions et la relation transfert/contre-transfert, comme processus permettant d'atteindre les strates les plus archaïques de la psyché, celles d'« une masse à deux ». L'analyste s'appuie sur son contre-transfert pour écouter l'analysant qui, par la parole, ouvre la boîte de pandore de la signifiante, inséparable de la corporéité ainsi le langage articule-t-il les identifications à autrui. L'expérience du langage se fonde sur la métaphore des pictogrammes, des signifiants formels, énigmatiques et autres... Ainsi la trace de l'originaire, le processus de la signifiante, la parole appuyée sur le silence produisent-ils le déplacement du dire par rapport à lui-même, imposant une rupture au transfert en masse. Il n'y a pas de décentrement sans une fracture d'avec l'unique en soi. L'analyste, adossé à la culture, soutient la dissymétrie de son Moi avec celui de l'analysant pour sortir la relation transférentielle du pouvoir hypnotique de la masse. La création du lien ouvre le champ de l'empathie, d'une fraternité discrète selon Lacan, préservant la notion de l'étranger.

En 1921 dans *Massenpsychologie*, Freud dégage l'analyse du Moi de la masse en rendant compte des mécanismes individuels : identifications, suggestions et intensifications des affects. Il définit le caractère inconscient de la masse ce qui lui donne sa spécificité intrapsychique où seuls certains traits seront analysés sans perspectives historiques. L'identification tient un rôle majeur dans la formation de la communauté affective. L'individu renonce à son propre idéal du moi au profit du meneur (l'objet) qu'il revêt de sa toute-puissance. L'idéal du moi, du fait de son caractère individuel et social, devient le relais de transmission d'une famille, d'une classe, d'une nation. Ainsi la restriction du narcissisme individuel, effet du groupe, est-elle compensée par la puissance d'un idéal collectif ? Aujourd'hui le Moi que devient-il ? Contraint par la modernité à de multiples identités ne se laisse-t-il pas happé par le flou des nouvelles frontières du social ? Quelle puissance l'idéal a-t-il quand une idée ou une abstraction prend la place du meneur ?

En 1913 dans *Totem et Tabou*, Freud étudie le caractère inconscient de la masse en explorant la dimension animiste de la pensée, sa toute-puissance, ceci lui permet de poursuivre sa réflexion sur cette régression en installant le primitif au cœur de la masse. Actuellement, ce primitif est à envisager non seulement porteur d'un héritage commun phylogénétique mais aussi porteur de traces originaires. L'émergence de ces traces est produite par les ruptures successives des sociétés : le désengagement de la religion et la déconstruction de la domination du patriarcat, les avancées de l'égalité.... Ces ruptures ont désapproprié les corps de leurs subjectivités originelles pour en instaurer de nouvelles formes confrontées à un monde qui repoussent toujours les limites.

La *Massenpsychologie* est complémentaire de *Totem et Tabou* à travers le prisme de l'individu dont la force de l'héritage inconscient (le ça) a pour fondement un narcissisme originel. Selon Françoise Coblence, il ne s'agit pas pour Freud de dégager les premiers temps de la vie individuelle, ni d'analyser la masse en tant que telle, mais de repérer à travers celle-ci ce que le groupe fait subir à l'individu qui le transforme³. Si Freud est ambivalent à l'égard de la masse, il n'a pas souhaité s'approcher plus près de la puissance maternelle archaïque de la foule. Néanmoins, en 1939, dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* Freud a été un visionnaire des masses avec meneur celles du XX^e siècle : des totalitarismes fasciste, nazi et stalinien⁴.

Freud et Canetti auront deux conceptions opposées pour comprendre la masse. Un des grands reproches que Canetti fait à Freud, c'est de n'avoir pas vécu la masse de l'intérieur, de l'avoir conçue à partir des processus psychiques de l'individu et de se référer aux masses telles que l'église et l'armée qui sont hiérarchisées. Or la masse n'est pas organisée et a un ennemi extérieur. Canetti parlera d'instinct, d'énergies exponentielles et d'éprouvés, que lui-même a ressenti à plusieurs reprises à l'intérieur de la masse.

Elias Canetti est un poète, un écrivain, un créateur qui étudie la masse en tant que telle, c'est-à-dire libérée du fond des religions traditionnelles permettant alors de voir la masse à nu, biologiquement dépouillée des significations d'autrefois. Son ouvrage *Masse et Puissance*, paru en 1960, après la deuxième guerre mondiale et la Shoah, montre la faillite du Moi issue des Lumières et les effets de masse au sein de l'individu. Seul le tyran, le souverain ou le survivant ont droit à leur singularité ; ainsi peuvent-ils tout en s'opposant à la masse y assoir leur puissance et éprouver une infinie jouissance sans culpabilité, utilisant sans vergogne les sujets agglutinés. La masse constitue une tentative d'abolition de l'écart entre le dedans et le dehors, elle repose à la fois sur le meurtre et la victoire du un. Si Canetti y voit une protection contre les angoisses existentielles. C'est par la maladie mentale, la paranoïa qu'il apporte une autre compréhension du phénomène de puissance de la masse et d'invulnérabilité en se démarquant fortement de Freud. Mais ce tyran n'est-il pas en chacun qui, pour mieux s'autocentré, affirme son pur Moi de plaisir au détriment d'autrui et refuse de faire partie d'un ensemble qui dépasse les individus. Cette forme de tyrannie crée un néo-ensemble qui annule le corps au profit d'un esprit triomphant. N'est-il pas la source des sectarismes et des intégrismes ?

Avec la Démocratie, l'historicité du vivre-ensemble a rendu visible les diverses formes de domination des sociétés occidentales. Les guerres impérialistes, le colonialisme ont détruit des populations, les modèles des peuples, puis les régimes fascistes et totalitaires ont conduit à la catastrophe des camps de la mort et de la Shoah. C'est donc sur cet impensé qui recouvre le chaos du pulsionnel que se sont construites les masses européennes. Elles ont rendu visible l'échec du travail d'assimilation, de transformation de la culture et la déliaison à produit de l'impensable. Les masses n'étaient pas celles du nombre, du un plus un qui s'additionne, mais celles émanant des instincts où s'est diluée l'individualité. La formation de ce système, sans manque, constitue la masse qui assigne les individus aux sensations les plus primitives, à l'absorption et au rejet du monde, aux affects d'amour et de haine sans médiation possible.

Cependant, l'histoire des masses traverse toutes les civilisations et voit à la Révolution française, émerger l'aboutissement d'un long processus fondé sur le besoin de justice, de liberté et d'égalité. Canetti définit cette coupure de la société comme le fruit du renversement d'une société stratifiée et de classes, où l'une a eu plus de droits sur l'autre. La classe dominée a subi pendant longtemps le poison du mépris et de la soumission. La masse de renversement est celle des faibles qui, par leur nombre, prennent le pouvoir, et se libèrent ainsi par la décharge de cette forme de domination. Nous savons que ce processus englobe une société entière.

Alors qu'elles sont les caractéristiques de la masse ? La masse se définit par une densité qui a perdu sa forme, du fait, qu'elle tend à s'étendre. Canetti⁵ écrit à son propos « qu'au sein de la

masse règne l'égalité, elle est absolue est indiscutable et n'est jamais mise en question par la masse elle-même... Une tête est une tête, un bras est un bras, il ne saurait s'agir de différences entre eux ». L'égalité, la densité, l'accroissement, la direction en sont les éléments constitutifs essentiels, avec, tout aussi importants, le rythme et les mouvements. Il apparaît donc indispensable de différencier la masse de la foule et du peuple en déconstruisant leurs imbrications.

La Foule se définit à partir des représentations du peuple qui permet de saisir ce passage de la nomination du peuple à la foule pour comprendre ensuite tous les fantasmes qui l'ont entourée et la mainmise du politique sur elle.

Si le XIX^e siècle fût celui du peuple, néanmoins sa toute fin verra apparaître la foule. Pour Guy Barthélémy⁶, le passage du peuple à la foule s'est réalisé lorsque la rhétorique socialiste a abandonné la notion de mission historique du peuple alors omniprésente tout au long du XIX^e siècle. A cet époque, nombre d'administratifs, d'hommes politiques, d'écrivains se montrèrent réticents à l'idée de délaissier ce terme de peuple au profit de celui de foule, comme s'il y avait un pressentiment en assimilant ainsi le peuple à foule, de l'abandonner à une puissance maternelle archaïque. En effet, la masse regroupe des individus qui s'agglutinent sans relations entre eux dans le but de tuer ou de jouir en mettant en commun la haine et l'amour. Le peuple est une réalité politique, qui se caractérise par l'appartenance à la nation, et réunit plutôt que des individus, des citoyens.

En 1895, Gustave Le Bon publie son ouvrage *Psychologie des foules*, ancré dans une anthropologie et des convictions politiques qui se sont déployées tout au long du XX^e siècle. Le Bon formalise et développe les fantasmes et les terreurs qui ont sous-tendu la foule. Autant de manifestations dont sont exempts les individus supérieurs, les élites, qui se différencient ainsi de ces individus qui fusionnent entre eux se laissant manipuler par un meneur. La foule est donc la menace, car jusqu'alors, seule une petite aristocratie faisait les civilisations. Aussi, l'erreur fatale serait de donner la parole au peuple, le pouvoir à la foule.

Freud reprend Le Bon sur l'âme collective pour mieux affirmer son champ d'étude sur les formations collectives et les phénomènes de contagion et de suggestion. Il signifie ainsi la réalité psychique, celle de l'être barbare archaïque, en d'autres termes, l'être de pulsion. Eros et Thanatos, ces deux forces ne concernent pas uniquement le collectif, mais chacun à travers l'histoire. Leurs mouvements de liaison et de déliaison pulsionnelles et l'émergence de leurs intrications donnent à la masse sa puissance, leurs désintringations laissent à Eros déployer toute sa sauvagerie.

Au XXI^e siècle, la modernité veut réaliser une rupture radicale avec la tradition. En 2012 dans son ouvrage *La crise sans fin*, Myriam Revault d'Allonnes indique que la modernité « prétend à un mode de légitimité appuyé sur l'auto-affirmation de la raison ». Ce projet d'affirmation de soi est un projet d'auto-fondation, par là même un projet de rupture. Il y aurait donc une idée d'absolu, celui d'un commencement anhistorique. Pour Myriam Revault d'Allonnes, la crise indique la métamorphose de la situation de l'homme dans le monde et la compréhension qu'il en a. Avec l'égalité, c'est la dimension de l'imaginaire social qui régit les rapports des hommes entre eux. La passion de l'égalité fait que les individus, ne reconnaissent à aucun de leurs proches une supériorité indiscutable, tandis que c'est leurs normes et leurs propres jugements qui comptent. Ceci s'accompagne d'un mouvement paradoxal fondé sur le désir d'autonomie et le désir mimétique. Ce paradoxe va lier le singulier à la communauté et un mode de défense s'instaure par le maintien d'une non-pensée qui évite de ressentir la tension déchirante de ces incompatibilités. Ce système de défense pourrait se définir en un système clos, celui d'un présent qui s'auto-engendre, sans contradiction, fondé sur la domination. Ce temps originaire s'associe au déni, il est donc propice aux phénomènes de massification, aux désirs les plus incestueux, à la satisfaction immédiate de l'objet, à des formes de puissance qui sont les éléments moteurs des communautarismes, des clans et de l'individualisme.

Comme le disait Lévi-Strauss, la société de consommation est culturelle de part en part et nous sommes amenés à considérer son idéologie à l'intérieur d'un processus fondé sur les perceptions. La fragmentation de ces perceptions fait notamment appel au mimétisme collectif. De plus, un mimétisme prend son origine dans la fragmentation, il s'inscrit dans notre société à travers les signes, les marques, les marquages corporels, en d'autres termes, dans tout ce qu'il y a de plus élémentaires à la constitution de l'Être. La société de consommation n'amène-t-elle pas à penser un renversement de la masse dès l'origine de la singularité de l'être ?

Les masses contemporaines sont sans meneur spirituel, ce qu'ont révélé les Révolutions arabes, les Indignés d'Israël et d'Europe. La masse tunisienne a élu un passant, qui s'est auto-immolé, rassemblant tout un peuple au nom des valeurs de la Démocratie. Elan de la subjectivité où s'enchevêtrent l'émergence de la singularité et l'alignement de la masse⁷, néanmoins en s'accrochant à une forme originaire vie/mort, les individus ont investi cet ancrage qui leur a donné un essor pour rompre avec la masse et se positionner en citoyens.

La crise de notre société de consommation rend de plus en plus visibles les désaffiliations, les processus de déliaisons, de désappartenances, d'élimination, pouvant conduire l'individu contemporain à de fortes adhésions aux nombreux phénomènes de massification afin de ne pas s'auto-éliminer.

Ensemble ces deux masses « La masse en soi-même » de Freud et « l'homme de masse » de Canetti, s'entretiennent mutuellement dans la mondialisation et l'hyper libéralisme. La possibilité la plus sûre, dit Canetti, pour qu'une masse puisse se maintenir, c'est qu'il y en ait une deuxième permettant à chacune de ne pas se désintégrer. Réuni par la proximité physique, fasciné par cette unité familière qui gomme toutes les inégalités. L'homme des masses de l'hypermodernité fait coïncider ses forces pulsionnelles avec celles du pouvoir intouchable de l'économie de Marché.

Comment échapper à cet enfermement ? Pour Nathalie Zaltzman, la pulsion anarchiste travaille à ouvrir une issue, là où la situation critique se referme sur elle-même. « C'est aux pulsions de mort anarchistes que l'esprit humain emprunte la force de ne pas se réfugier dans le déni, l'illusion, la négation⁸. » Face à ces forces massifiantes, la pulsion antisociale rompt la masse par son souffle libertaire, individualiste, où la soif de puissance se transforme en survivance, maintenant en vie l'être humain avec, en propulsant sa singularité, la sensation de vaincre l'enfermement.

Marie-Laure Dimon Paris le 24 novembre 2012

¹ Terme que j'emprunte à Aimé Césaire.

² Laurence Kahn, « Tout naturellement », In *Press/Libres cahiers pour la psychanalyse* 2011/2 N°24 P.141-167. DOI : 10.3917/ICPP.024.O141.

³ Françoise Coblence, *Foules, masses, processus de civilisation*, *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 2011/2, N°24 p. 23641. DOI : 10.3017/lcpp.024.0023.

⁴ *Ibid.*

⁵ Elias Canetti, *Masse et Puissance*, Paris, Editions Gallimard, 1969, p. 27.

⁶ Guy Barthélémy, *Autour de Germinal d'Emile Zola (La foule et le romanesque de la dégradation)*, 1^{ère} Partie. www.bmilisieux.com/litterature/gambier/gambie14.htm

⁷ Myriam Revault d'Allonnes, « Les paradoxes de l'homme démocratique – La notion générale du “Semblable” » in *La psychologie de masse, aujourd'hui*, sous la direction de Michel Gad Wolkowicz, Thibaut Moreau, Alexis Nouss, Gérard Rabinovitch, Sèvres, *Collection Schibboleth/actualité de Freud*, Les éditions des Rosiers, 2012.

⁸ Nathalie Zaltzman, « La pulsion anarchiste » dans *Psyché anarchiste, débattre avec Nathalie Zaltzman*, Nathalie Zaltzman, Jacques André, André Beetschen et al., Paris, *Collection Petite bibliothèque de psychanalyse*, PUF, 2011.